

preuve, c'est que l'on avait repris avec une activité fiévreuse les travaux de l'enceinte continue et des forts. En présence d'une si effrayante perspective, que fallait-il faire avant tout, par dessus tout ? Assurer à tout prix nos communications avec l'extérieur. On n'en fit rien. Tandis que quelques mois auparavant nous dépensions un très-grand nombre de millions pour tendre à travers l'Océan un câble électrique entre la France et l'Amérique, nous ne songeâmes pas à dépenser quelques milliers de francs pour maintenir Paris investi en correspondance avec les départements. Nous avions largement le temps, avant le 18 septembre dernier, de déposer au fond de la Seine, de la Marne, de l'Oise, de la Bièvre, ou d'un certain nombre de sillons souterrains, dans le silence des nuits et avec le plus profond mystère, des fils conducteurs alliant aboutir aux caves de maisons isolées ou au cœur de l'une de nos villes. Plusieurs de nos industriels, entre autres MM. Jallousiau frères, offraient encore de fournir à l'administration telles quantités qu'elle voudra d'un fil conducteur souterrain ou sous-marin, ne coûtant que trois cents francs le kilomètre, ou trois fois moins que les conducteurs ordinaires revêtus de guttaperecha, à la seule condition qu'elle ferait l'avance des fonds nécessaires à la mise en train des machines, avancées dans lesquelles elle rentrerait au fur et à mesure de la livraison des fils.

Quelques centaines de mille francs et quelques semaines auraient suffi pour ouvrir ces artères de communications secrètes avec le dehors. Sans doute que l'ennemi, si habile et si acharné, aurait pu en découvrir quelques-unes, et les rompre ou s'en servir contre nous ; mais quelques-unes auraient échappé. En tout cas, nous aurions fait notre devoir, nous ne serions pas la risée de l'univers, et le gouvernement de la défense nationale n'en serait pas réduit à se plaindre en pleurnichant, qu'en le tenant violemment séparé de la France, les Prussiens le condamnent à confier ses vœux et ses ordres à des moyens de transport aussi dispendieux et aussi incertains que des ballons, et à des messagers aussi innocents que des pigeons.

Encore si, par la construction de quelques blockhaus à Châtillon, à Monthléry, à Etampes, etc., il s'était ménagé la ressource extrême d'une télégraphie optique, pour laquelle M. Auguste Berlioz mettait, empressé, à sa disposition, comme aussi pour l'armement et l'éclairage des bastions, ses puissantes machines magnéto-électriques ! Mais il n'eut aucune initiative et n'écoula aucune des propositions qui lui furent faites. Voilà comment nous sommes à la merci des ballons qui tombent dégonflés dans l'enceinte des lignes prussiennes, et des pigeons que l'œil perçant de nos redoutables adversaires guette au passage, ou qui se perdent dans les brouillards. Et cela en plein dix-neuvième siècle, dans la capitale de la France, c'est-à-dire au centre même du progrès ! Mais revenons à notre sujet. Comment les pigeons reviennent-ils au colombier ?

Dans l'hypothèse où le pigeon, pour retrouver son gîte, est réduit à la connaissance des objets environnants, tels que les dispositions relatives des bâtiments, des toits, des cheminées, etc. ; il est clair qu'en raison de la sphéricité de la terre, si la distance à franchir est grande, il faut qu'en tournoyant il s'élève assez haut pour reconnaître l'ensemble général des lieux. Les églises, les clochers, les hautes cheminées d'usine seraient alors ses guides naturels. Un calcul très-simple fait voir que pour reconnaître les lieux aux distances suivantes, 6, 12, 25, 30, 100 lieues, le pigeon devrait s'élever tour à tour à des hauteurs de 60, 40, 970, 4,000, 15,000 mètres. Quinze mille mètres, plus de quatre fois les hauteurs du Mont-Blanc ! Il semble impossible d'admettre que le pigeon puisse s'élever à de si grandes hauteurs. L'observation a en effet prouvé que lorsqu'on lance un pigeon de la nacelle d'un ballon parvenu à une hauteur de six mètres, qui correspond à une distance 62 lieues, il se précipite immédiatement vers la terre en décrivant de grands cercles ; il ne vole plus, il tombe. Il est encore plus impossible d'admettre que la vue de ces étonnantes volatiles, quelque puissante que la fasse l'observation, puisse s'étendre à cent lieues, et leur permette de voir à cette distance énorme les groupes d'arbres ou de maisons qui entourent le colombier. Le fait du retour d'un pigeon transporté d'un seul bond, en ligne droite ou courbe, par terre ou en ballon, à une

distance de 57 lieues, distance de Paris à Tours, reste donc complètement sans explication tant que l'on ne met en jeu que la puissance de la vue et de la mémoire locale, ou la faculté merveilleuse de voir nettement et de reconnaître instantanément les dispositions relatives des objets, et d'en conserver le souvenir fidèle.

Ce qu'on peut expliquer, du moins, par cette double faculté de vue extrêmement perçante et de mémoire locale excessivement développée, c'est le fait journalier du retour au colombier des pigeons qui vont chercher leur nourriture à des distances de plusieurs lieues ; ou de ceux que l'on a dressés en les lâchant à des stations de plus en plus éloignées, mais telles cependant que la vision distincte de l'oiseau puisse s'exercer d'une station à l'autre. Par exemple, pour préparer les pigeons au retour dans les luttes engagées entre Paris et Lille, on les transporte et on leur donne la volée successivement aux stations suivantes du chemin de fer : Launbourg de Paris à Lille, Ronchin, Lesquin, Carvin, Arras, Amiens, Creil, Paris. Dès que le pigeon est lâché de la cage, on le voit s'élever à une hauteur d'autant plus grande qu'il est plus éloigné de son point de départ, et prendre en ligne droite la direction qui y conduit. Dans ces conditions, le phénomène du retour du pigeon n'a plus rien de mystérieux ou d'impossible, et on peut en rendre compte comme il suit :

Soient A le pigeonnier, et B, C, D, E, G, H, I, les diverses stations d'où on l'a successivement lancé pour le préparer à revenir de I, station extrême, en A ou au pigeonnier. Parti de I, le pigeon s'élève en décrivant des cercles de plus en plus grands, cherchant déjà son pigeonnier qu'il ne peut apercevoir, jusqu'à ce qu'il ait enfin reconnu les lieux de l'avant-dernière station H. La reconnaissance faite, il se dirige vers H ; arrivé vers H ou près de H, il reconnaît à son tour la station G et s'élance vers elle ; il continue ainsi de proche en proche jusqu'à son retour en A. Les stations H, C, F, E, sont autant de jalons connus du pigeon et qui lui marquent successivement la route à suivre. Le retour du pigeon est d'autant plus assuré qu'il approche plus de A. En effet, parti de I, il va en H, qu'il a vu une fois ; de H, il va en G, qu'il a vu deux fois ; puis en F, qu'il a vu trois fois ; puis en E, D, C, B, qu'il a vu respectivement quatre, cinq, six et sept fois. Parti de I et arrivé quelque part en E, le pigeon peut se sentir affaibli par la faim ou par la fatigue ; il descend donc sur le sol pour chercher sa nourriture, ou bien il va se reposer sur un toit de la station E. S'il tarde trop et que le jour vienne à baisser, il attendra le grand jour du lendemain pour s'élever et tourner autour de E. Or, il peut se faire qu'il reconnaisse également vite et également bien les deux stations F et D, entre lesquelles il se trouve, ce qui le mettra dans l'indécision. S'il se détermine pour la station F, malgré le renversement apparent dans la disposition des objets, il reviendra à la station I, où il a été jeté, forcé ainsi de renouveler les manœuvres de son départ ; et, cette fois, plus heureuse, il pourra arriver en A, mais non sans avoir perdu tout le temps nécessaire pour aller de E en I et revenir de I en E.

Un éleveur belge affirmait récemment, dans une de nos feuilles quotidiennes, que le retour du pigeon ne pouvait pas subir plusieurs jours de retard ; qu'il était impossible, par exemple, qu'un pigeon parti d'Orléans ou de Tours le 11 novembre eût pu arriver à Paris le 15. Il affirmait même qu'il n'y avait pas d'exemple qu'un pigeon se fût arrêté en route sans avoir perdu la pensée du retour au colombier. Ce que nous avons déjà dit prouve suffisamment combien ces assertions sont gratuites ; mais pour les réfuter plus péremptoirement et calmer les inquiétudes que les retards de nos complaisants messagers peuvent inspirer, j'emprunterai à la brochure de M. Delézenne le récit suivant : Vers la fin de mai 1861, la société l'*Alouette*, de Lille, expédia à Châteauroux un panier renfermant trente-deux pigeons voyageurs très-exercés. Les pigeons prennent leur vol de Châteauroux le dimanche 2 juin, à cinq heures trente minutes du même jour cinq heures trente minutes du soir, un premier pigeon mâle, de couleur grise rentrait au pigeonnier de Lille ; un second pigeon, une femelle, rentra le lundi 3, à dix heures du matin ; un troisième, le mardi 4, à six heures du matin ; un quatrième, dans la